



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

1 | 1996

Croisades et idée de croisade à la fin du Moyen Âge

L'idée de croisade dans la *Mélusine* de Jean d'Arras

Marie-Thérèse de Medeiros



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/2522>

DOI : 10.4000/crm.2522

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1996

Pagination : 147-155

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Marie-Thérèse de Medeiros, « L'idée de croisade dans la *Mélusine* de Jean d'Arras », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 1 | 1996, mis en ligne le 30 novembre 2009, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/crm/2522> ; DOI : 10.4000/crm.2522

L'idée de croisade dans la *Mélusine* de Jean d'Arras

Mélusine, Mélior, Palestine...le nom de la troisième fille du roi Hélinas d'Albanie et de la fée Présine affiche d'emblée la part faite à la croisade dans la *Mélusine* de Jean d'Arras. Cet aspect du roman dédié au grand mécène Jean de Berry a bien été mis en lumière par Laurence Harf-Lancner¹ qui y voit une des «clés» de cet ouvrage et de celui de Coudrette. Et tout récemment Emmanuèle Baumgartner² a montré comment les exploits de Geoffroy à la Grant Dent à Chypre et en Terre sainte, n'avaient rien de fortuit et renvoyaient à des événements et personnages historiques. Que reste-t-il à glaner dans un champ si judicieusement moissonné ? Je voudrais pour ma part proposer quelques remarques sur la façon dont Jean d'Arras dans le cadre de la croisade a joué des contraintes dans le temps, dans l'espace que lui imposait le roman généalogique. Je m'attacherai également à un autre type de surdétermination et verrai que le traitement romanesque de la croisade par Jean d'Arras porte trace de l'époque dans laquelle l'œuvre a été conçue.

L'insertion des épisodes dans lesquels s'affrontent Chrétiens et Sarrasins dans la trame du récit se fait par le biais des cinq fils de Mélusine et Raymondin dont Jean d'Arras retrace complaisamment l'ardeur et l'efficacité guerrières : Urien et Guyon – qui deviendront respectivement roi de Chypre et roi d'Arménie³ –, Antoine et Renaud – l'un appelé à devenir duc de Luxembourg, l'autre roi de Bohême – et Geoffroy à la Grant Dent, qui hérite pour l'essentiel du domaine français des Lusignan. Mais si Jean d'Arras jouit d'une parfaite liberté au niveau de la diégèse, on pourrait imaginer qu'il n'en est pas de même au niveau de la chronologie. Comment en effet se situe l'origine mythique de la famille des Lusignan par rapport au début des croisades ? Le roman fournit-il des indications sur l'époque des guerres menées par Urien, Guyon, Antoine, Renaud et Geoffroy contre les Sarrasins ?

Les repères chronologiques, on le sait, sont rares dans la *Mélusine* de Jean d'Arras. Il s'écoule quatre siècles entre la mort d'Hélinas et la découverte de sa sépul-

¹ «La vraie histoire de la fée Mélusine», dans *L'histoire*, 119, février 1989, pp. 8-15 ; «Littérature et politique : Jean de Berry, Léon de Lusignan et le *Roman de Mélusine*», *Histoire et littérature au Moyen Âge*, éd. D. Buschinger, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1991, pp. 161-171. Voir également l'introduction de sa traduction du *Roman de Mélusine* de Coudrette, Paris, GF, 1993, pp. 31-35.

² «Fiction et histoire : l'épisode chypriote dans la *Mélusine* de Jean d'Arras», à paraître dans : *Melusine of Lusignan : Founding Fiction in late Medieval France*, University of Georgia Press.

³ On sait que le royaume d'Arménie (la petite Arménie, l'ancienne Cilicie) et celui de Chypre étaient depuis la chute de Saint-Jean d'Acre (1291) les ultimes enclaves chrétiennes au Moyen Orient. Le premier sera conquis en 1375 par les Musulmans, le second en 1571.

ture et partant des origines familiales par Geoffroy⁴, mais aucun indice ne permet de situer le temps d'Hélinas et de Présine. Le seul élément plus ou moins précis intervient à propos du voyage de Geoffroy à Jérusalem en compagnie du «soudant de Damas», quand le narrateur précise que la ville sainte n'avait pas encore été réparée, ni ses murailles reconstruites depuis sa mise à sac par Vespasien et Titus⁵. Si cet indice vise à renvoyer les origines de la famille des Lusignan à des temps très anciens, et à magnifier l'image de Geoffroy de Lusignan qui «rouvre l'accès au monde chrétien» (E.Baumgartner) de Jérusalem, il situe aussi les événements bien avant le temps des croisades. Il est possible toutefois que pour Jean d'Arras et son public ce temps remonte au-delà même du XI^e siècle, et l'on sait que Guillaume de Tyr commence son *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* sur les exploits de l'empereur Héraclius, vainqueur du roi Chosroès et ramenant à Jérusalem la vraie croix que celui-ci avait emportée en Perse⁶. Mais cela fait encore plus de six siècles de ruines stagnantes pour Jérusalem! Le plus plausible est que Jean d'Arras ne s'est pas soucié d'une réelle cohérence chronologique en introduisant le motif de la croisade dans son roman. L'antagonisme entre Chrétiens et Musulmans est une donnée qui préexiste aux conquêtes des fils de Mélusine. Sans doute un informateur d'Urien à Chypre lui précise que la paix régnait entre Chypre et le «soudant» depuis des temps immémoriaux⁷, mais la guerre était présente ailleurs. En témoigne le fait que Guyon, quand il capture deux cents Sarrasins en retournant à Chypre avec le maître de Rhodes, en remet cent à ce dernier : «pour raimbre certains crestiens et aucuns des freres de leur religion qui avoient esté prins des Turs en une bataille qu'ilz avoient eue sur la mer contre le grant Carmen»⁸. Et le malheureux roi de Bohême, assiégé dans Prague par des Sarrasins apparaît bien comme un défenseur de la chrétienté : «Fort avoit soutenu la foy catholique en son temps contre les Sarrazins, le roi de Craquo et les autres roys marchissans»⁹.

Ainsi le roman n'envisage guère un avant de la croisade. Elle est présente dès ces temps des origines, tout comme l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem – figurés par le maître de Rhodes et ses frères – un ordre qui, historiquement, n'est pas antérieur à la première croisade et ne s'installe à Rhodes qu'en 1308. Anachronisme signifiant, qui lui confère un surcroît de légitimité par droit d'«accesserie», et inscrit dans les devoirs du chevalier la lutte contre la menace sarrasine.

Pour ce qui est de l'insertion dans l'espace, la coïncidence est parfaite en ce qui concerne les opérations orientales et on y retrouve les échos d'événements bien connus d'un public de la fin du XIV^e siècle. Les entreprises de Pierre I^{er} de Lusignan

⁴ Jean d'Arras, *Mélusine*, p. 267. Toutes les citations sont faites à partir de l'édition L. Stouff, Genève, Slatkine Reprints, 1974.

⁵ *Ibid.*, p. 237. Voir l'analyse que propose E. Baumgartner de ce passage dans «Fiction et histoire...».

⁶ Ed. R.B.C. Huygens, Turnhout, 1986, vol. I, p. 105, ou *Livre d'Eracle*, éd. P. Paris, Paris, 1879, I, p. 2.

⁷ *Mélusine*, p. 94.

⁸ *Ibid.*, p. 129.

⁹ *Ibid.*, p. 171

sont encore présentes dans tous les esprits, magnifiées par Guillaume de Machaut qui retrace la vie de ce roi de Chypre et en fait le Godefroy de Bouillon des temps modernes dans sa *Prise d'Alexandrie*¹⁰. Quant à l'Arménie, elle est sous dépendance musulmane depuis 1375 et son roi, Léon VI de Lusignan¹¹, a trouvé refuge à la cour de France et milite pour entraîner l'Occident dans une nouvelle croisade.

Beaucoup moins limpide est le second front de croisade proposé par le roman : la Bohême où Renaut et Antoine en compagnie du roi d'Aussay vont porter secours à son roi assiégé dans Prague. Cette localisation n'a pourtant rien de gratuit. La Bohême, dans sa partie Nord-Est est proche des territoires occupés et dominés par les Chevaliers Teutoniques, qui au cours du XIV^e siècle lancent un certain nombre de campagnes contre les Lituaniens encore païens et souvent nommés «sarrasins» par les contemporains¹². Ces «croisades-parties» semblent avoir été fort appréciées de la noblesse occidentale¹³ et le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, grand-père du duc de Berry, participa à trois de ces incursions¹⁴. Or c'est à partir de cette ascendance que Jean de Berry peut revendiquer son appartenance à la noble lignée des Lusignan. Rien de plus normal donc que ce jeu de surimpression qui projette sur les rois de Bohême du roman – l'infortuné roi qui tombe sous les coups de l'assaillant, puis Renaut qui épouse la fille du roi – l'honneur d'en avoir décousu avec les Sarrasins. Mais l'actualité intervient encore d'une autre manière, toujours par le biais de la famille de Luxembourg. Depuis 1387, le roi de Hongrie est Sigismond, lui aussi petit fils de Jean l'Aveugle mort à la bataille de Crécy, et se rattachant donc à la famille de Luxembourg et à la Bohême. Dès les débuts de son règne, ce souverain voit les Turcs se rapprocher dangereusement de son royaume, et dès 1393, l'année où Jean d'Arras achève son roman, le comte d'Eu et une centaine de chevaliers français lui offrent leurs services pour lutter contre la menace musulmane. L'année suivante un appel général à la croisade sera lancé, auquel il sera largement répondu en France, en Angleterre, en Allemagne, mais aussi en Espagne, en Italie, et bien entendu en Hongrie. Les croisés se retrouveront à Buda en 1396 et seront écrasés par les Turcs à Nicopolis. On voit donc que la localisation de la croisade menée par Antoine et Renaut n'a rien d'arbitraire et que la présence de «cent bacinez de Hongres»¹⁵ à Prague, qui font merveille contre l'assiégeant sarrasin, se justifie amplement.

¹⁰ Guillaume de Machaut, *La Prise d'Alexandrie*, éd. L. de Mas Latrie, Genève, 1877.

¹¹ C'est autour de lui et de son destin que s'articule l'épisode qui concerne Mélior.

¹² Cf. par exemple *Le livre des fais du bon messire Jehan le Maingre dit Bouciquaut*, éd. D. Lalande, Genève, 1985, p. 74 : «si se parti (monseigneur Bouciquaut) et, bien accompagniez, s'en ala en Prusse, la ou il se mist en toute peine a son pouoir de porter dommage aux Sarrasins. . . ».

¹³ J. Riley-Smith, *Les croisades*, traduction Paris 1990, pp. 241-242 – A. Demurger, *Nouvelle histoire de la France médiévale, 5, Temps de crises, temps d'espairs, XIV^e-XV^e siècle*, Paris, 1990, p. 270.

¹⁴ J. Riley-Smith, *Ibid.*

¹⁵ *Mélusine*, p. 260.

Mais le roman de Jean d'Arras ne répercute pas seulement des échos de projets ou de réalisations de croisade de la fin du XIV^e siècle, il révèle aussi des modifications dans les mentalités. Changements dans les sentiments qui animent la chevalerie occidentale dans son combat contre l'Infidèle, et aussi dans les rapports avec l'Autre, le Sarrasin.

Certes, si l'on s'en tient au discours qu'adresse Urien à ses hommes avant le premier affrontement avec le «soudant de Damas», on est toujours dans la pure tradition de l'esprit de croisade. Ils vont se battre, déclare le fils de Mélusine, pour «soutenir la foy de Jhesucrist»¹⁶, puis il rappelle que «tous ceulx qui en ceste besoingne mourront seront sauvez et auront la gloire de paradis»¹⁷, et au moment de l'attaque il invite «cilz qui ont devocion de vengier la mort de Nostre Createur et de essaucier sa loi»¹⁸ à se ranger sous sa bannière. De même l'exhortation du Maître de Rhodes voyant venir vers lui la flotte des Sarrasins en déroute s'aligne parfaitement sur l'esprit de croisade : «Avant, seigneurs, sergens de Crist, nous eschapperont ainsi ses ennemis ?»¹⁹. Mais à côté de ces traits de concordance, bien d'autres laissent percevoir une conception plus laïcisée de la lutte entre Chrétiens et Infidèles.

Déjà la cause du conflit qui oppose chrétiens chypriotes et sarrasins, le dépit amoureux du «soudant de Damas», manifeste un écart sensible par rapport à l'enjeu religieux de la croisade, même si le capitaine qui informe Urien des événements de Chypre précise que, face à la demande en mariage du «soudans», désireux d'épouser sa fille, le roi de Chypre «ne lui a voulu accorder s'il ne se faisoit baptiser»²⁰. Mais cet impératif de la conversion est lui-même minimisé par le fait qu'il n'apparaît que comme une variante possible de l'obstacle à un mariage. En effet Jean d'Arras réutilise la même séquence narrative – une belle jeune fille unique héritière d'un royaume/d'un duché est aimée d'un puissant voisin qui la demande en mariage ; se voyant repoussé, il déclare la guerre à ce royaume/duché – à propos d'Antoine et de son accession au duché de Luxembourg. Or dans cet épisode l'amoureux éconduit est un parfait chrétien et la raison du rejet oscille entre le fait qu'il veut posséder l'héritière par «force» et le fait qu'il a déjà été marié²¹.

De plus l'affrontement peut prendre une tonalité courtoise et le calife de Bagdad, le sultan de Damas, celui de Barbarie, le roi d'Antioche, l'émir des Kurdes et le roi de Damiette envoient un messenger aux fils de Mélusine et les invitent à les retrouver devant Damas où ils les attendent «en belles tentes et en beaulx paveillons»²², leur laissant le choix du lieu pour établir leur camp et une trêve de trois jours à partir de leur installation. Quant à l'issue de ce combat opposant les Chrétiens regroupés autour d'Urien, Guyon et Geoffroy aux Sarrasins, ce n'est ni l'extermination, ni l'écrasement de l'adversaire, mais une négociation acceptée de part et d'autre par réalisme politique. Car les Chrétiens estiment que «se Sarrasins croissent de gens...il leur (aux Chrétiens) en pourroit bien mal venir», tandis que du côté sar-

¹⁶ *Ibid.*, p. 108.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 109.

¹⁹ *Ibid.*, p. 139.

²⁰ *Ibid.*, p. 94.

²¹ *Ibid.*, p. 148, p. 150.

²² *Ibid.*, p. 222.

rasin, après un âpre combat, on ignore l'importance des pertes chrétiennes, et «moult esbahiz» on décide de négocier²³. Le «mescreant» est donc quelqu'un avec qui l'on peut traiter et même établir des relations commerciales, et dès la fin des hostilités :

vindrent ceulx de la ville (Damas) en l'ost marchander et vendre leurs marchandises. Et ceulx de l'ost (l'armée des fils de Mélusine) leur vendoient des choses qu'ilz avoient conquises.²⁴

Quant aux conditions de la paix, elles n'ont plus rien à voir avec l'intransigeance des premiers temps : la conversion ou la mort. L'accord en effet se limite à un certain nombre d'avantages matériels pour les Chrétiens : les Sarrasins leur rembourseront les frais entraînés par l'expédition, et paieront un tribut annuel de trente mille besants d'or au roi de Chypre. Ainsi transparait dans la fiction, par la prépondérance de l'économique, un aspect de la transformation de la croisade au XIV^e siècle, qui, note Cécile Morrisson, «n'est plus que l'occasion d'une coalition... d'Etats chrétiens pour la défense de leurs intérêts communs en Méditerranée»²⁵. Il est peu d'hommes en cette fin du XIV^e siècle qui, comme Philippe de Mézières²⁶, aspirent à une intervention en Orient pour des raisons exclusivement religieuses, et le zèle déployé par Pierre I^{er} de Lusignan ou Léon VI d'Arménie pour relancer la chevalerie occidentale sur le sentier de la croisade visait probablement aussi à consolider ou reconquérir leurs royaumes.

Relativisation du feu sacré qui animait les premiers croisés et encore un saint Louis ou un Joinville, intrusion d'intérêts strictement humains dans le domaine du spirituel : la littérature de l'époque propose bien d'autres témoignages de cette attitude. J'en retiendrai deux, celui de Jean de Mandeville et celui de Froissart.

Les *Voyages* de Jean de Mandeville, rédigés en 1356 ou 1357 et figurant dans la bibliothèque de Charles V, s'ouvrent par un prologue qui exalte la Terre sainte, centre du monde, rappelle qu'elle est l'héritage des Chrétiens et qu'il est de leur devoir de la reconquérir. Or cet appel à la croisade est fait par un homme qui, pour attester la véracité de ses informations sur le sultan d'Egypte, déclarera qu'il l'a servi dans ses guerres contre les Bédouins²⁷. Où l'on voit que le même homme peut appeler à «mettre hors des mains aus mescreans»²⁸ «la terre de promission» et reconnaître que l'un de ces «mescreans» a été son employeur. Peu importe ici que le récit de Jean de Mandeville soit véridique ou que nous ayons affaire à un prodigieux fabulateur : ce qui est significatif c'est que ces deux traits ne soient nullement perçus comme incompatibles. Il faut toutefois préciser que, pour se laver de tout soupçon,

²³ *Ibid.*, p. 236.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Op. cit.*, p. 77.

²⁶ Cf. l'étude de N. Jorga, *Philippe de Mézières (...) et la croisade au XIV^e siècle*, Paris, 1896.

²⁷ *Mandeville's Travels*, éd. M. Letts, Londres, 1953, II, p. 246. Et Jean de Mandeville, *Voyage autour de la terre*, traduit et commenté par C. Deluz, Paris, 1993, p. 27.

²⁸ *Ibid.*, p. 230.

Mandeville mentionne que le sultan l'aurait très richement marié, s'il avait «renoncé (s) on createur»²⁹.

Bien des développements dans les *Chroniques* de Froissart montrent aussi que la croisade n'est plus ce qu'elle était, mais je me limiterai à trois références. D'abord, au temps du grand schisme, la croisade lancée en Angleterre par le pape Urbain VI contre les Chrétiens qui se sont ralliés à Clément VII, et particulièrement contre les Français : «pour nuire le roi de France en quanqu'il (Urbain VI) poroit». Mais Froissart ne se contente pas de donner à voir comment est ici pervertie l'idée de croisade, il montre aussi que les ressorts de la guerre sainte sont distendus ; aussi le pape de Rome doit-il, pour lancer l'opération, envisager un important financement : «car bien savoit que li noble d'Engletièrre, pour toutes ses asoluciones, ne chevaucheroient point trop (avant), se li argens n'aloit devant, car gens d'armes ne vivent point de pardons, ne il n'en font trop grant compte, fors au destroit de la mort.»³⁰.

Mêmes préoccupations matérielles chez les chevaliers susceptibles de participer à la croisade lancée contre la ville d'«Affrique»³¹ en 1390. Le temps est bien révolu où l'on partait après avoir mis ses biens en gage pour défendre la chrétienté :

Et sachiés que tous ceulx qui bien y voulsissent aler n'y alèrent pas. Premièrement car on aloit a ses frais, ni nul hault seigneur ne delivroit fors ceulx de son hostel³².

L'objectif aussi se désacralise, il n'est plus question exclusivement de défendre la foi chrétienne : l'honneur chevaleresque tient aussi sa place, et les seigneurs de France et d'autres pays ont entrepris ce voyage en «Barbarie» : «pour leur honneur et pour la foi chrestienne exaulchier»³³.

Et que dire des croisés de Nicopolis, qui «avoient le vin en la teste, dont à la verité ils estoient eschauffés»³⁴ ou du connétable de France, Philippe d'Artois, qui lance son armée à l'attaque «par orgueil et par despit»³⁵, parce que l'avis du seigneur de Coucy a été sollicité avant le sien³⁶ ?

La fiction de Jean d'Arras est donc, dans la place et le visage qu'elle donne à la croisade, un fidèle reflet de son époque. Cette place demeure très importante et, comme cela a déjà été signalé, le fait que tous les fils de Mélusine dont les exploits font l'objet d'une narration développée soient confrontés à des armées sarrasines en témoigne. Mais la croisade a pris, on l'a vu, un autre visage et à l'intransigeance des temps héroïques a succédé une position plus conciliante qu'illustrent sur le plan historique, dès la fin du XII^e siècle, puis au cours du XIII^e, les négociations de Richard-Coeur-de-Lion avec Saladin ou de Frédéric II avec al-Kamil. Métamorphose

²⁹ *Ibid.*, p. 246.

³⁰ Froissart, *Chroniques*, éd. S. H. F., XI, p. 86.

³¹ A la demande des Génois une croisade est lancée contre la ville tunisienne de Mahdia, repaire de pirates musulmans. Le duc de Bourbon, oncle maternel du roi Charles VI, commande l'expédition. Froissart, *Chroniques*, éd. Kervyn de Lettenhove, XIV, p. 155.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 231.

³⁴ Froissart, *Chroniques*, éd. Kervyn de Lettenhove, XV, p. 312.

³⁵ *Ibid.*, p. 314.

³⁶ *Ibid.*

qu'emblématise, au niveau de la fiction, le passage de la main coupée de Marsile, dans la *Chanson de Roland*, au bras du sultan de Barbarie, dans le roman de Jean d'Arras, qui ne tient plus «qu'a deux tendans dessoubz l'aisselle»³⁷. Ainsi à une rupture totale succède la subsistance de quelque lien, et cette transformation se retrouve dans l'attitude des deux protagonistes : le premier meurt de désespoir, le second, «qui fort se douloit de l'espaule que le roy Uriien lui avoit blecie»³⁸, négocie.

Quant à la reconquête de Jérusalem, elle est au XIV^e siècle devenue un mirage. Et à cet égard la part que Jean d'Arras réserve à Palestine est également significative. A la différence de la malédiction lancée contre Mélusine, mais aussi de celle lancée contre Mélior, le sort que jette Présine à sa troisième fille³⁹ :

Et tu, Palestine, tu seras enclose en la montaigne de Coingo, atout le tresor de ton pere, tant que uns chevaliers de vostre lignie y vendra, ly quelz aura le tresor et en aidera a conquerir la terre de promission et te delivra de la.

ne donne lieu à aucun développement, aucune suite. Très certainement Laurence Harf a raison quand elle rattache ce silence au contexte historique de la fin du XIV^e siècle :

Quand Jean d'Arras, en 1393, faisait d'un Lusignan le héros d'une future croisade, il pensait peut-être à Léon de Lusignan. Voilà pourquoi le roman ne dénoue pas l'aventure : c'est à l'histoire de la faire.⁴⁰

Mais au-delà, n'est-il pas révélateur que Jean d'Arras, à son insu peut-être, en excluant toute ombre de réalisation à ce programme laisse se profiler l'image de cette Terre promise à jamais perdue ? Coudrette, lui, développera la séquence Palestine. Léon d'Arménie étant mort avant d'avoir pu réaliser ses rêves de croisade, le chantre des seigneurs de Parthenay n'a plus à ménager une place à d'éventuels exploits du souverain. Mais en faisant mourir Geoffroy avant qu'il ait pu conquérir le trésor d'Hélinas, en proposant comme seul chevalier qui ait failli réussir l'aventure un contemporain du roi Arthur appartenant à la lignée de Tristan, en lui faisant affronter un monstre redoutable, Coudrette ne laisse-t-il pas entendre, lui aussi, probablement sans en avoir conscience, que la reconquête de la Terre sainte est devenue une mission impossible, qui ne trouve plus place que dans l'ordre de l'imaginaire ?

Rédigée peu après l'expédition de Madiah, achevée trois ans avant le départ des croisés qui seront écrasés à Nicopolis, la *Mélusine* de Jean d'Arras montre bien que la croisade est toujours d'actualité à «l'automne du Moyen Age», même si aux yeux de certains historiens modernes elle est entrée «dans l'ère de l'utopie» (Cécile Morrisson) . Elle semble du reste envahir l'espace romanescque. Elle s'introduit dans une version tardive du *Tristan en prose*, qu'Emmanuèle Baumgartner date au plus tard

³⁷ *Mélusine*, p. 236.

³⁸ *Ibid.*, p. 237.

³⁹ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁰ Coudrette, *Mélusine*, introduction, p. 35. Voir également *L'Histoire*, n° 119, p. 14 et *Histoire et Littérature au Moyen Age*, p. 171.

des «alentours de 1400»⁴¹. Elle joue un rôle considérable dans la qualification du héros dans *Ponthus et Sidoine*⁴², quoique l'on puisse récuser ce témoignage, puisque ce récit s'inspire très largement du *Roman de Horn*, composé dans la seconde moitié du XII^e siècle et représente «une sorte d'état intermédiaire entre la chanson de geste et le roman»⁴³. Toutefois l'insertion d'affrontements entre Chrétiens et Sarrasins dans des œuvres aussi différentes qu'*Ysaye le Triste*, *Clériadus et Méliadice*, *Jehan de Saintré*⁴⁴ démontre l'importance du motif de la croisade tout en laissant penser qu'il tend à devenir un topos. Ainsi le roman retrouve l'un des thèmes privilégiés depuis toujours par la chanson de geste. Mais on ne saurait à coup sûr attribuer à la matière épique une influence déterminante sur Jean d'Arras. Il est plus plausible d'imaginer que la large part qu'il fait aux luttes entre Chrétiens et Sarrasins est le fruit de ses sources historiques, éventuellement la *Prise d'Alexandrie* de Guillaume de Machaut, plus largement des récits de croisades au cours desquelles s'illustrèrent les Lusignan. L'auteur de *Mélusine* a-t-il consulté Guillaume de Tyr ou ses continuateurs ? On pourrait en proposer un indice *a contrario*, en mettant en rapport les réactions d'Hermine, qui en épousant Urien, fils aîné de Mélusine, fera de lui le roi de Chypre, et la présentation du Guy de Lusignan historique, telle qu'elle se dessine dans l'une des continuations en français de la chronique de l'archevêque de Tyr. Si l'on en croit la *Chronique d'Ernoul*⁴⁵, favorable aux Ibelin et hostile à Guy de Lusignan, c'est son indéniable charme physique, non ses qualités chevaleresques, qui valut au chevalier poitevin de gagner le cœur de Sibylle, héritière du trône de Jérusalem : «mout biaux chevaliers estoit. Mais il ne fu ne preus ne sages»⁴⁶. Or, dans son roman, Jean d'Arras revient par deux fois sur le physique «difficile» d'Urien, doté d'un visage court, tout en largeur, d'un œil rouge, l'autre pers, d'oreilles extraordinairement grandes, et souligne qu'aux yeux d'Hermine «celui damoiseil qui a si estrange phizonomie»⁴⁷ est digne de gagner par sa bravoure et sa valeur – sa «bonté» – le cœur de «la fille du plus hault roy du monde»⁴⁸. On peut penser qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence. Pourtant l'interférence entre la fiction et l'histoire, puisque Urien est le premier Lusignan à régner sur Chypre et rappelle par là Guy de Lusignan, ainsi que l'insistance du récit à opposer beauté et «bonté» à propos d'Urien, alors qu'aussi bien Guyon, Antoine, Renaut sont tous marqués par quelque tare physique qui leur interdit de rivaliser avec Adonis, autorisent peut-être ce rapprochement.

La *Mélusine* du «libraire» de Jean de Berry est à coup sûr un témoignage sur la transformation de l'esprit de croisade, qui n'est pas sans rapport avec la crise des

⁴¹ E. Baumgartner, *Le «Tristan en prose», essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, 1975, p. 74.

⁴² Voir la thèse de M.-C. de Crécy, *Edition critique du roman de Ponthus et Sidoine*, Paris, 1988.

⁴³ *Dictionnaire des Lettres françaises, Le Moyen Age*, édition revue et mise à jour sous la direction de G. Hasenohr et M. Zink, 1992, p. 1428.

⁴⁴ Sur la croisade dans *Saintré*, voir dans ce même numéro l'article de Jane Taylor.

⁴⁵ *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, éd. L. de Mas-Latrie, Paris, 1871.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 60. . .

⁴⁷ *Mélusine*, p. 104.

⁴⁸ *Ibid.*

valeurs à laquelle est confronté à la fin du Moyen Age «l'homme d'Occident...partagé entre le malaise et le plaisir de vivre, entre l'imitation de Jésus-Christ et la possession du monde»⁴⁹. Mais elle témoigne également de la maîtrise de Jean d'Arras, et sur ce point la croisade n'est qu'un cas particulier, à estomper les frontières entre roman et Histoire⁵⁰, par une habile exploitation de ses sources, de l'actualité et une écriture très proche de celle de la chronique à la manière de Froissart⁵¹.

Marie-Thérèse de Médeiros

⁴⁹ J. Verger, dans R Fossier, *Le Moyen Age, le temps des crises, 1250-1520*, Paris, 1983, p. 187. Et en amont le titre des chapitres 9 et 10 de G. Duby, *Le temps des cathédrales*, Paris, 1976, p. 261, p. 296.

⁵⁰ Sur les rapports entre roman et Histoire à la fin du Moyen Age, voir M. Zink, *G R. L. M. A.*, vol. VIII, pp. 207-211.

⁵¹ Sur l'écriture de Jean d'Arras, voir M. Perret, postface à sa traduction de la *Mélusine* de Jean d'Arras, Paris, 1979, pp. 321-322, voir également E. Baumgartner, «Fiction et Histoire. . . ».